

L'ARCHIVE EST-ELLE TOUJOURS UNE « FAUSSE NOUVELLE » ? CE QUE LE SOUPÇON NOUS APPREND

Revue des Annales
Publié le 14 mai 2022



En 1921, dans *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, article publié dans la *Revue de synthèse historique*, l'historien co-fondateur des *Annales*, Marc Bloch, marqué par son expérience de la guerre au sein d'un régiment d'infanterie, traite de manière inédite la « fausse nouvelle » comme un nouvel objet épistémologique pour conceptualiser le rapport entre l'historien et l'archive. Alors que les fausses nouvelles et les rumeurs se multiplient parmi les soldats, l'historien entre dans une nouvelle « ère du soupçon », celle du temps de guerre. Les bruits courent d'un pays à l'autre. Bloch nous raconte par exemple le parcours d'une rumeur qui traverse la Grande-Bretagne et la France « vers la fin d'août 1914 ». Une fausse nouvelle transnationale annonçait en effet une invasion russe imminente, « par dizaines de mille, débarquant selon les uns dans les ports écossais, selon d'autres à Marseille » et qui « verserait grossir les rangs des alliés occidentaux ». Les « perceptions » des soldats furent « justes en leur principe », mais ces dernières furent « mal interprétées » et « unanimement déformées », cherchant à « s'accorder aux ardents désirs de tous ». En effet, l'urgence d'une diffusion rapide de l'information pour une performativité stratégique du combat se traduit ici par la mobilisation et le développement de moyens techniques de transmission de l'information – écrits ou sonores – propices à fabriquer un climat de soupçon. Ainsi, dans ce contexte très particulier, Bloch met en évidence de façon implicite le rôle d'une épistémé technique et 'culturelle du social' des modalités de diffusion et de ses impacts sur le contenu-même des objets informationnels diffusés. La technique et le 'culturel du social' appesant leur griffe sur les témoignages partagés.

Mais l'historien poursuit son raisonnement en décentrant son point de vue porté sur l'objet informationnel, en vue de produire un sens historique. Il ne souligne alors plus la non-validité des modalités de transmission de l'information, comme celles provocatrices de « fausses nouvelles » en contextes d'urgence guerrière. Désormais, l'historien perçoit la fausse nouvelle comme un donné épistémique d'un contexte historique d'urgence. Ce n'est donc plus le soupçon en tant que tel qui devient objet pour la discipline historique, mais le soupçon en ce qu'il nous informe sur son réel de production. Par ce renversement de paradigme, l'historien ne traite plus le faux de son objet, mais les conditions du réel fixent sa possibilité à être énoncé. Plus largement encore, toutes modalités de transformation d'informations étant a-perfectible, l'historien élargit ce constat à l'ensemble des documents, y compris ceux produits hors climat d'urgence. Il nous invite donc à lire chaque archive comme une fausse nouvelle, au sens où chacune n'est toujours qu'une transcription trouée de ce qu'elle énonce, car révélatrice des modalités techniques et 'culturelles du social' de son contexte de production.

De cette extension de la portée épistémologique de sa théorie, il ne faut cependant pas y lire la recherche d'une uniformisation du statut des archives. Il apparaît donc nécessaire de s'interroger sur le rapport critique possible entre l'historien et son archive, sans basculer dans le non-sens historique d'un partage entre vérité et mensonge. Ce n'est qu'après avoir étudié l'archive dans ses rapports dynamiques entre son contenu abstrait et informel et sa matérialité, que l'historien détermine un degré de distorsion – et non de trahison – du réel, mis en scène par l'archive. C'est pourquoi, si le combat des fake news est couramment désigné dans les médias, par l'emploi du terme de « guerre de la désinformation », il devrait en revanche, dans une perspective historique, être davantage perçu comme une guerre de la sur-information, au sens où l'institution, dans une urgence à provoquer l'adhésion –qu'elle soit idéologique, politique ou esthétique–, produit un surplus d'information dans un but performatif – celui de produire un réel qu'elle entend institutionnaliser. Il ne faut cependant pas concevoir ce surplus comme un trop de l'histoire, mais bien au contraire, comme un objet en soi pour l'historien. Face à cette pratique performative de la sur-information, Bloch observe dans, durant la Grande Guerre, la production d'un surplus documentaire venant se superposer au réel auquel il prend part, et auquel il ne correspond pas. Alors plongé dans une « ère du soupçon », l'historien fait de ce même soupçon un nouveau paradigme pour lire dans les marges de l'archive.

Cette approche analytique de la « fausse nouvelle », ainsi que sa portée épistémologique, témoignent de l'importance de la voix de l'historien pour répondre aux défis majeurs de notre plus proche contemporain, et ainsi produire un autre sens et participer à l'intelligibilité des questions de notre temps. Dans une « société du doute », l'importance du rôle d'un historien du temps présent n'est plus à démontrer. C'est au contraire en incluant ce doute dans leur propre discours et en le traitant comme un objet disciplinaire, que l'historien et plus largement les sciences humaines et sociales le vidèrent du sentiment de suspicion qui le caractérise – et dont ils doivent bien souvent en faire eux-mêmes l'épreuve –, et conféreront ainsi un statut plus stable à leurs savoirs.

Voici comment, un jour, le soupçon produit un savoir épistémologique...

POUR EN SAVOIR PLUS :

« Schain Steven, « *Memo Bloch : sources, usages et épistémologie de l'histoire* », *Revue d'histoire de la pensée*, *Observation's problems della osservazione* 2001/9, p. 01-50

« Bloch Marc, *Reflections d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Editions Albin (1964), 1999

« Carreau Michèle de, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1979